



«Il existe un abîme entre lieux de culture et de consommation»

GENÈVE • Les Etats généraux de la nuit ont débuté hier. En amont, une étude de terrain inédite a pointé les carences de l'offre au bout du lac.

RODERIC MOUNIR

C'est parti! Depuis hier et jusqu'à dimanche, élus, chercheurs et représentants des usagers se pressent au chevet des nuits genevoises (notre édition d'hier). Malades tout sauf imaginaires, ainsi que l'a pointé l'étude intitulée «Voyage au bout de la nuit», publiée l'automne dernier. Sur la base de sondages réalisés entre mai et septembre 2010 auprès d'un échantillon de 460 noctambules, cet état des lieux commandé par la Ville de Genève a illustré, avec force chiffres et graphiques, l'insuffisance d'une offre culturelle et festive de qualité à prix abordables – sentiment partagé par plus de 80% des sondés.

Nuance de taille, le constat valait surtout pour l'hiver, alors qu'en été, l'offre était jugée satisfaisante grâce aux nombreuses activités gratuites en plein air. Raison pour laquelle les auteurs de l'étude, Marie-Avril Berthet (DJ et géographe) et David Simonin (ingénieur EPFL et président de l'Association pour la reconversion des Vernets), épaulés par la sociologue Eva Nada, ont remis le couvert durant la première quinzaine de décembre, histoire d'infirmier ou confirmer leurs conclusions.

«La nuit est une bulle»

A la lecture des réponses collectées auprès de 400 nouveaux sondés dans les bars, dancings et salles de concerts du canton, le constat reste inchangé – signe d'une exaspération bien ancrée dans la population noctambule. L'exercice aura-t-il été pour autant superflu? Pas pour David Simonin: «Un comparatif si rapide, c'est du pain bénit pour les chercheurs. Nous avons été surpris par la similarité des réponses. Si quelqu'un avait des doutes sur la représentativité de l'étude, elle en sort renforcée.»

«La nuit est extrêmement liée au jour.» Dans la bouche de Marie-Avril Berthet, la formule n'a rien de creux et illustre au contraire une réalité sociale forte, à des lieues du cliché de fétard



Une soirée au Zoo de l'Usine, bastion alternatif pris d'assaut chaque week-end. USINE

déceuvré. «Le panel de notre étude est constitué à 80% d'actifs. La vie nocturne constitue un espace de sociabilité important, où les rapports patron/employé ou client/vendeuse tendent à s'estomper. La nuit est une bulle où l'on s'invente des règles, dans un cadre défini.» Citant les soirées de l'Association 360 (gay, lesbienne, bi et trans), la géographe postule même la fête comme «un outil pour repousser les limites morales.»

L'Usine, lieu très largement préféré des Genevois selon l'étude, subit une pression à la hauteur de la crise. Chaque week-end, le bastion alternatif pallie la pénurie de lieux à la fois financièrement accessibles, sans exigences vestimentaires et proposant une programmation de qualité: «Depuis deux ou trois ans, explique Jules de Bernis, permanent de l'Usine, nous accueillons beaucoup plus de monde que nous ne le pouvons – 2000 à 2500 personnes par soir durant le week-end. Et des centaines de personnes restent sur la place (*des Volontaires, ndr*) sans pouvoir entrer. Nous gérons cela tant bien que mal, mais la soupape menace de sauter.»

Paradoxe: les lieux nocturnes sont en augmentation à Genève. «Jusqu'en 1997, la clause du besoin régulait leur quantité en fonction du nombre d'habitants, éclaira Marie-Avril Berthet. Avec son abrogation, on a assisté à une explosion dans un marché libéralisé. Les lieux nocturnes ont mis en place des stratégies pour faire face à la concurrence, phénomène qui s'est traduit par l'exclusivité et la 'VIP-fication'. Il existe aujourd'hui un abîme entre des lieux bons marchés, tournés vers la culture – au premier rang desquels l'Usine –, et quantité d'autres très chers et inaccessibles.» Si tout le monde n'est pas loti de la même façon, la diminution des lieux alternatifs, elle, est «incontestable», pour David Simonin.

Loisir vs divertissement

Se pose alors le problème de définir les termes «culturel» et «alternatif», ainsi qu'on l'a vu lors de la crise du Moa Club. «Nous nous sommes limités au mode de fonctionnement des lieux, sans juger la qualité de leur programmation, insiste Marie-Avril Berthet. On peut qualifier d'alternatifs les lieux à

but non lucratif, qui pratiquent des prix abordables, avec une forte plus-value culturelle et qui réinvestissent dans cette activité tout l'argent gagné.»

Importante, la nuance s'efface pourtant derrière de nouvelles limites, plus intéressantes, selon la chercheuse. Ainsi le sociologue Robert Hollands de l'université de Newcastle¹, invité vendredi aux Etats généraux de la nuit, distingue-t-il les notions de *loisir* (loisir), où la participation individuelle intervient dans un cadre aussi bien festif que culturel au sens strict, de l'*entertainment*, divertissement caractérisé par la consommation pure. A suivre... d'effets! I

¹Auteur avec Paul Chatterton d'un ouvrage sur les paysages nocturnes urbains, *Urban Nightscapes: Youth Cultures, Pleasure Spaces and Corporate Power (Critical Geographies)*, Routledge, 2003.

> La plupart des propos retranscrits dans cet article ont été recueillis le 17 décembre dernier lors du «Festiv4!» de l'Usine, événement destiné à amplifier et ausculter la scène locale. Les vidéos sont visibles dès jeudi sur www.association-culture.ch

> www.etatsgenerauxdelanuit.ch

RUSSIE

Le Bolchoï bientôt rénové

Fermé depuis 2005, le célèbre théâtre Bolchoï à Moscou a annoncé hier que les grands travaux de rénovation étaient achevés à 90%. Il devrait rouvrir ses portes l'automne prochain. Le plafond historique et les loges dorées ont été entièrement refaites. Le plafond représentant dix muses sur un fond bleu céleste, qui se trouvait dans un état désastreux, a repris des couleurs après neuf mois de restauration intense.

«Plus de cinq kilos d'or massif ont été utilisés pour les dorures des boiseries du théâtre et de son gigantesque lustre», selon une porte-parole de la société chargée des travaux depuis 2009. Le Bolchoï s'est doté d'un double plateau mobile, qui préserve la particularité de

l'ancienne scène, légèrement inclinée vers les spectateurs. La fosse, agrandie pour accueillir 135 musiciens, sera également amovible et dotée d'une nouvelle acoustique. Annoncée pour 2008, la fin des travaux a été repoussée plusieurs fois. Ce méga-chantier a été émaillé de scandales immobiliers et d'allégations de détournements embarrassants pour les autorités moscovites.

Gloire de la culture russe, le Bolchoï est situé près du Kremlin au cœur de Moscou et peut accueillir jusqu'à 2000 spectateurs. La restauration doit conférer son aspect initial à l'établissement construit en 1856, mais remanié par les bolcheviques.

ATS/AFP

EN BREF

CINÉMA

Jane Russell n'est plus

L'actrice américaine Jane Russell, la brune incandescente qui donna la réplique à Marilyn Monroe dans *Les Hommes préfèrent les blondes*, est décédée lundi en Californie. La légende veut que le producteur Howard Hughes, qui cherchait une actrice aux formes voluptueuses, l'ait repérée chez son dentiste, où elle travaillait comme réceptionniste: il en a fait l'héroïne du *Banni* (1943). Fille d'une actrice de troupe ambulante, elle avait pris des cours de piano et de théâtre, notamment avec l'actrice russe Maria Ouspenskaïa. Elle a joué entre autres dans *L'Esclave du souvenir* ou *Les Hommes épousent les brunes*. La carrière cinématographique de Jane Russell s'est essouffée dans les années 1960. Mariée trois fois (et deux fois veuve), elle dénotait, dans un milieu hollywoodien réputé progressiste, par sa défense des valeurs républicaines et sa foi revendiquée. ATS

GENÈVE

Yvette Théraulaz à la Comédie

Dans *Comme un vertige*, un spectacle mis en scène par François Gremaud, Yvette Théraulaz joue, chante et raconte des morceaux de vie sur le thème du temps. A noter, un brunch lié au spectacle est prévu dimanche 6 mars de 11h30 à 14h. La direction musicale est assurée par Lee Maddeford. MOP Du 1^{er} au 13 mars, Comédie de Genève, 6 bd des Philosophes, relâche les lundis. www.comedie.ch



JAZZ / GENÈVE Décès d'Olivier Magnenat

C'est l'un des piliers du jazz genevois qui s'est éteint

dimanche dernier, à l'âge de 60 ans. Olivier Magnenat figure parmi les fondateurs de l'AMR en 1973, alors qu'une nouvelle génération éprise de jazz libertaire recherche un lieu pour jouer et échanger. Ce sera le «Sud des Alpes», ouvert en 1981 au numéro 10 de la rue des Alpes, à l'entrée du quartier des Pâquis. Locaux de répétitions, salles de concerts, cours et ateliers – dont il est l'initiateur – font de l'Association pour l'encouragement de la musique improvisée (qu'Olivier Magnenat présidera) un pôle incontournable de la formation et la diffusion du jazz en Suisse romande. Cofondateur de la classe professionnelle de jazz AMR-CPM, c'était aussi un contrebassiste accompli, qui enregistra et tourna au sein de diverses formations – du CM4 de François Lindemann à YOC avec Yves Massy et Christophe Tiberghien. Une cérémonie aura lieu ce vendredi à 15h au centre funéraire de St-Georges. RMR

CINÉMATHEQUE SUISSE, LAUSANNE

Carte blanche à Boujut

Invité par la Cinémathèque suisse l'occasion de la parution de son dernier ouvrage *Le Jour où Gary Cooper est mort*, Michel Boujut présente aujourd'hui et demain à Lausanne quatre de ses films favoris: *The Big Lebowski* des frères Coen, *Le Combat dans l'île d'Alain Cavalier*, *Charles mort ou vif d'Alain Tanner* et *Une Chambre en ville* de Jacques Demy. Dans son petit livre, le journaliste, cinéphile et écrivain français – également producteur de la légendaire émission Cinéma Cinémas sur Antenne 2 – évoque son apprentissage de la clandestinité et de la cinéphilie lorsque, jeune déserteur de la guerre d'Algérie, il se planquait dans les salles obscures à Paris – et plus tard à Lausanne! MLR

Ce soir et demain à la Cinémathèque suisse, Casino de Montbenon, 3 allée E. Ansermet, Lausanne; ☎ 021 315 21 70. www.cinematheque.ch Michel Boujut, *Le Jour où Gary Cooper est mort*, Ed. Rivages, 2011, 176 pp. Pour l'achat de l'ouvrage à la librairie Payot de Lausanne, deux places offertes pour une séance du cycle.

Au cœur de l'enfer irakien

TV • La miniserie «Generation Kill» suit un bataillon de marines. Saisissant de réalisme.

STÉPHANE GOBBO

En 2003, alors que les Etats-Unis s'apprentent à défier l'ONU en envahissant l'Irak, le magazine *Rolling Stone* décide d'envoyer un de ses journalistes vedettes sur le terrain. Voici donc Evan Wright embarqué dans un Humvee du premier bataillon de reconnaissance du corps des Marines. De cette expérience intense, Wright tirera une série d'articles puis un livre, *Generation Kill*, publié en 2004 et qui deviendra quatre ans plus tard une miniserie (sept épisodes d'une heure) réalisée par David Simon (*The Wire*, *Treme...*) et Ed Burns. Diffusée par HBO, elle est aujourd'hui disponible en DVD.

D'emblée, *Generation Kill* surprend. Même si cette série ne dure que sept heures, il faut en effet du temps pour y rentrer: son intrigue n'est pas immédiatement passionnante. On est ici dans le vécu, le réel, et non dans un film de guerre comme il y en a tant. On est par exemple à l'opposé d'une miniserie comme *The Pacific*, pour prendre un exemple récent, relatant l'engagement des marines sur le front du Paci-

fique durant la Seconde Guerre mondiale. Ersatz de *Frères d'armes* (miniserie suivant un régiment d'infanterie américain parachuté en Normandie en 1944), *The Pacific* souffre d'une mise en scène trop classique imposant une distance entre les personnages et le spectateur. *Generation Kill*, au contraire, nous met d'emblée la tête dans la poussière du désert irakien pour nous faire vivre de l'intérieur la marche sur Bagdad des troupes de reconnaissance.

Après avoir visionné la série, il est impératif de regarder les suppléments, principalement celui réunissant autour d'Evan Wright les marines que celui-ci a accompagnés sur le terrain. «On pourrait croire en découvrant *Generation Kill* que tout cela est faux, que l'on ne s'engage pas dans une telle guerre de cette façon, résume l'un d'eux, mais je vous assure que tout est vrai.» De son côté, Wright explique que si le feuilleton rompt avec l'image de la guerre que donnent habituellement le cinéma et la télévision, c'est parce que les personnages qu'on y découvre mettent le spectateur mal à l'aise.

Ils jurent comme des charretiers et multiplient les gags de mauvais goût mais sont vrais, ont leurs failles et se posent d'essentielles questions sur l'interventionnisme américain et le but de ce conflit. Une guerre où les dommages collatéraux et autres bavures ne manquent pas et, si elles posent un problème moral à certains marines, d'autres n'en ont cure. Là où *Generation Kill* fait le plus peur, c'est par exemple lorsqu'il présente des soldats ou officiers fous de guerre et à la limite de l'incompétence.

L'humour comme seul mécanisme de défense: alors qu'il venait de perdre ses deux mains, un marine continuait de plaisanter, se souvient un de ses compagnons en conversant avec Evan Wright. Pour ces hommes entraînés à tuer de sang-froid, le rire est le seul moyen de se sentir encore humain. Cela peut parfois paraître choquant, mais rarement le quotidien de soldats n'aura été filmé aussi intensément. LA LIBERTÉ

Generation Kill (2008), distr. Warner.